Du satin grenadine

– Un peu plus digne, mademoiselle Chassignol, s'il vous plaît. Les épaules dégagées. Le ventre rentré. Et la poitrine dehors, voilà une chose que les jeunes filles ne devraient jamais négliger, de tendre la poitrine vers le ciel. Comme si vous étouffiez… Redressez-vous… Levez le menton…

Agenouillée à mes pieds, Mme Sponze fourre l'ourlet de ma robe de centaines de petites aiguilles qu'elle tire prestement du coin de la bouche. Tout le temps qu'elle travaille, elle les garde rangées, coincées à la commissure des lèvres. Je baisse la tête vers elle, j'admire son génie de fakir. Qui parle la bouche remplie d'aiguilles perçantes, à part les fakirs et Mme Sponze ? Il arrive qu'on ne comprenne pas chacun des mots qu'elle crache à travers les aiguilles. Mais, pour l'essentiel, on peut suivre et

c'est fascinant. Je meurs d'envie de glisser la main dans son chignon, noué lâchement sur le sommet de sa tête. Cette masse de cheveux branlante de sous laquelle sortent à jet continu des mots sauvés des aiguilles.

– Tiens-toi droite, insiste ma mère. C'est tout ce qu'elle veut dire. Et regarde devant toi.

Devant moi, par la fenêtre de la véranda, le jardin silencieux repose sous l'hiver. Un entrelacs de branches lisses et brunes, sur lequel règne le lierre. Deux oiseaux se sont posés sur l'allée pavée. Immobiles, les plumes gonflées, ils ressemblent à deux pénitents qui attendent le départ d'un minuscule pèlerinage.

Mme Sponze a fini d'épingler le bas de ma robe. Elle se relève, appuie les mains sur ses genoux et hisse lentement son corps de brioche.

– L'organdi, souffle-t-elle quand elle a terminé son ascension, est plus clair que le voile, mais beaucoup moins que la mousseline. Selon que vous le prendrez d'un côté ou de l'autre, vous en verrez l'avantage ou l'inconvénient.

– Pour une demoiselle, remarque ma mère, l'organdi sera bien suffisant.

– Madame a raison. Si on lui donne de la mous-

seline à treize ans, à quoi rêvera-t-elle quand elle en aura seize ?

– À de la soie, dis-je. À du brocart, à du taffetas. À du satin grenadine.

– Il faudra vous trouver un gentil mari, sourit Mme Sponze. Un monsieur qui apprécie les jolies choses et qui ait la fortune qui va avec son goût.

– Madame Sponze ?

Ma mère la regarde, interloquée. Mme Sponze se rapproche de moi, comme une petite fille qui vient de faire une bêtise et cherche une protection. Parler devant moi d'un mariage… Pire, d'un mari. Pire, d'un homme. Pire encore, d'un homme qui aime les jolies choses. Ce n'est plus de l'inconvenance, c'est de la débauche.

– C'est que la voilà déjà grande fille, murmure-t-elle pour excuser la faute qu'elle vient de commettre.

Ma mère préfère ignorer sa piteuse tentative. Elle s'approche de moi et fait lentement le tour de ma personne emballée d'organdi bleu.

– Un peu moins de fronces à la taille, dit-elle, un peu plus de tissu sur les bras.

Elle jette un coup d'œil au cadran de l'horloge.

– Vous donnerez votre compte à la livraison,

lance-t-elle à Mme Sponze qui n'ose plus ouvrir la bouche. Et n'oubliez pas que Marceline vous attend lundi pour compléter le linge d'été.

Quand elle quitte le salon, un vent frais s'engouffre par la porte entrouverte. Je m'efforce de rester impassible tandis que Mme Sponze s'affaire à ôter de mon corps ma robe hérissée d'épingles. Que chaque partie de moi devienne un morceau de pierre, insensible aux piqûres des aiguilles comme aux caresses du tissu. Que je sois parfaite et dure comme l'ange de stuc gris qui veille au milieu du jardin, son carquois sur l'épaule, son arc à la main.

Mme Sponze a cessé de parler, mais il est facile de deviner, aux soupirs qu'elle pousse, qu'elle a quelque chose à dire et elle étouffe de devoir se taire. Par pitié pour elle, autant que pour moi qui m'ennuie à jouer la statue, je me lance.

– Faudra-t-il vraiment que je me marie ? Est-il interdit de porter du satin grenadine tant qu'on n'est pas mariée ?

– Ah çà, ma chère Lucie, si vous n'avez pas de mari, il faudra bien que vous demandiez à votre père. Et je ne crois pas qu'il approuve les belles étoffes, surtout pour les vieilles demoiselles.

– Et si je n'ai pas de père ? Si je suis orpheline,

qui m'empêchera de porter des robes soyeuses et brillantes ?

– Votre frère. Parce qu'il faudra bien lui quémander l'argent du tissu et de la couturière. Il ne voudra certainement pas que sa sœur ressemble à une créature qui va au théâtre et s'en vante. Si vous ne vous mariez pas, croyez-moi, vous userez des vieilles robes de serge toute votre vie.

Je pense à mon frère. Je vois sa triste figure, ses airs ennuyés et les affreux costumes vert sombre dans lesquels il est serré à longueur d'année.

– Mais, madame Sponze, existe-t-il un pays au monde où les demoiselles orphelines peuvent choisir le tissu de leurs robes et l'acheter sans demander la permission à leur frère ?

– Je ne sais pas, mon petit. Il faudrait pour cela que vous soyez pauvre et que vous travailliez.

– Il faut être pauvre pour avoir le droit de faire ce qu'on veut ?

– Oui, à ceci près que les pauvres ne font pas ce qu'ils veulent parce qu'ils n'en ont pas les moyens. C'est là que réside l'ennui d'être pauvre.

La robe a dégringolé à mes pieds. Mme Sponze en replie soigneusement les pans tandis que je sautille d'un pied sur l'autre, en me frappant les bras du